Document généré le 12 août 2025 17:57

Inter
Art actuel

Rome"o" et Joliette
Un forum sur la ville

Sylvette Babin

Numéro 70, été 1998

URI : https://id.erudit.org/iderudit/46273ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)
1923-2764 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Babin, S. (1998). Rome"o" et Joliette : un forum sur la ville. *Inter*, (70), 21–24.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Rome"o" et Joliette : un forum sur la ville

Sylvette BABIN

Pendant que le Musée du Québec présente *Univers Urbain*, un regard sur la ville dans l'art québécois du XX[e] siècle, exposition que Lise BISSONNETTE, dans *Le Devoir* du 14 février, qualifiera de « concept réducteur de l'urbanité » [1], d'autres, au même moment mais en des lieux plus modestes, se questionnent sur la cité avec une approche un peu plus « baudelairienne » [2].

Faisant suite à une série d'actions urbaines (*Art Parking, Drive in Convertible*), les Ateliers convertibles conviaient, en ce samedi de la Saint-Valentin 1998, artistes et public à un forum sur le thème de la ville, sous le titre très approprié de *Rome "o" et Joliette*. Cette rencontre se voulait autant une réflexion sur l'espace urbain, une prise de conscience de l'identité et de la singularité des « petites » villes qu'un détournement du « faux » débat grand centre vs région. Forum qui a d'ailleurs judicieusement donné dans l'interdisciplinarité en réunissant sous le même thème artistes, performeurs, architecte, géologue et poète. Une pièce en trois actes (conférence, performances, diffusion de vidéos) qui allait même se jouer sur Internet grâce à la collaboration de Bell Contact communauté. Tout au long de la journée, à des intervalles de 15 minutes, les internautes Michel LEFEBVRE et Eva QUINTAS ont envoyé photos et résumés de l'événement sur un site interactif créé pour l'occasion.

Roméo s'en va en ville

Le premier acte de ce forum, une table ronde, regroupait quatre Roméo visiblement passionnés par une même Juliette : la ville. De Québec à Amos en passant par Joliette et Montréal centre-sud en longeant le pont Jacques-Cartier, ces amoureux du bitume que sont Alain-Martin RICHARD, Jean POIRIER, Philippe CÔTÉ et Georges ADAMCZYK nous ont entraînés dans un vaste réseau d'idées où s'entrecroisaient les notions de manœuvre, de quotidienneté et de réappropriation du territoire urbain. Il sera d'ailleurs intéressant de constater certaines convergences dans les discours, par exemple en ce qui concerne la ville comme un lieu d'expériences vécues. Pour chacun des conférenciers, la ville sera effectivement perçue comme un espace polysémique où les expériences quotidiennes sont comme des écritures dans le grand livre urbain.

On a tous une ville qui nous habite, [...] on a tous une ville qui nous hante, [...] on a tous une ville qui annule les autres. Il y a des villes que l'on reconnaît à l'odeur de leur lumière, nous rendant tout à coup intemporel (citation libre d'une lecture de Jean-Paul DAOUST, poète invité au deuxième acte).

Les modérateurs invités Claudine PAPIN et Marcel ARTAUD n'entendaient pas faire les choses banalement. Amorçant leur propre dispositif, ils y vont d'une restructuration de l'espace, troquant la traditionnelle table rectangulaire contre une disposition en « rond-point ». L'idée du cercle, qui à première vue pourrait sembler ésotérique, vient créer une organisation spatiale où le public n'a pas le choix d'être actif, ne serait-ce que par le biais des regards qui s'entrecroisent au-dessus du vide central, incitant ainsi les participants à prendre part à la discussion. Ce que nous ne tardons pas de faire d'ailleurs puisque PAPIN/ARTAUD nous invitent à précéder les conférenciers pour répondre aux questions « D'où venez-vous ? », « Quelle ville habitez-vous ? » et « Quelle ville vous habite ? ». Intervention efficace qui en plus de permettre une brève réflexion sur notre appartenance créait en quelque sorte une « ouverture » entre l'espace de l'Un et l'espace de l'Autre.

Nous créons l'architecture et en retour elle nous façonne (W. CHURCHILL cité par J.-P. DAOUST).

Le premier conférencier à entrer en scène est Georges ADAMCZYK, professeur et directeur du centre de design de l'UQAM, qui nous emporte sur des aires architecturales, parlant du rapport qui s'est imposé entre la ville et l'architecture dès la postmodernité. Son travail

Illustrations : page de g., de haut en bas : *Drive-in Convertible* : Irène MAYER ; Amélie ROULEAU ; Alain FLEURENT ; Daniel BERGERON ; page de dr. : après l'intervention de Suzanne JOLY sur les parcomètres.

1. Dans l'article « Comment séduire » du *Devoir* du 14-15 février : « Mais j'ai peine à croire que nos artistes aient été et soient encore, à ce point, des urbains récalcitrants et assez affolés. Peut-être est-ce dû au concept réducteur de l'urbanité retenu par une exposition qui la ramène, pour l'essentiel, à ses signes physiques : édifices, rues, commerces, chantiers, mouvements de foule, et qui oublie l'interaction entre les humains, donc des pans entiers de l'art québécois. » **2.** BAUDELAIRE fut effectivement l'un des premiers à s'intéresser aux possibilités créatrices de la ville en 1863 avec la pratique de la dérive urbaine qui sera reprise dans les années cinquante-soixante par Fluxus.

l'aura amené à interpréter la morphologie des villes comme Paris, Barcelone, Berlin et à réfléchir sur les espaces publics. Il propose un regard sur « la cité non plus comme un contexte social et culturel mais comme une réalité physique et comme le lieu d'une expérience quotidienne ». Il serait intéressant ici de souligner le rapprochement entre sa vision et les écrits de Michel de CERTEAU pour qui la ville est aussi un lieu d'expériences physiques vécues, entre autres par les marcheurs qui modifieront à leur tour l'espace urbain [3].

Travaillant sur les liens entre le public et le privé, ADAMCZYK se questionne sur les conditions de la vie démocratique, sur la fonction des espaces publics et insiste sur la nécessité de « retrouver la rue », de créer de nouveaux lieux de rassemblement et d'encourager le face à face « pour que les institutions démocratiques ne s'effritent pas ». Comment ? La question reste ouverte ; les questions, devrais-je dire, puisque la conclusion de cette intervention sera en fait une série d'interrogations sur les avenues futures pour rendre la ville signifiante, celle-ci étant un lieu de passage et de transition qui vient parfois s'opposer aux notions de durée et de permanence de l'architecture. « Ne plus voir la ville comme un sujet pathologique mais bien comme une réalité constituante » et pour ce faire, il faut l'aborder avec modestie, comme un jardinier qui déplace une toute petite pierre ici et là, modifiant ainsi, discrètement, la totalité du paysage.
Cette pulsion de la ville qui la sépare en deux, la « main » comme une main pleine de veines éclatées. [...] La ville comme un livre *live* où tout est possible (J.-P. D.).

Nul est besoin de préciser l'intérêt de Alain-Martin RICHARD, performeur déjà bien connu pour son implication avec INTER/LE LIEU, pour tout ce qui a trait à la manœuvre urbaine. Il définira celle-ci comme une activité « sauvage » s'inscrivant directement et de façon non officielle dans le quotidien avec l'intention de « casser les fonctions de certaines organisations urbaines ». Ce qu'il y a de particulièrement intéressant dans la manœuvre c'est qu'il n'y a pas de codes de lecture donnés et que l'action produite devrait faire partie du domaine de l'expérience. Première convergence majeure avec les propos de ADAMCZYK : pour l'un, l'expérience quotidienne, pour l'autre, l'expérience artistique. Cela se rapproche aussi de très près de la pensée de l'artiste Allan KAPROW pour qui l'art est une pratique quotidienne de l'existence [4]. RICHARD ajoutera d'ailleurs que le besoin humain de culture et d'expérience est immense et que toute personne, que ce soit comme producteur ou comme spectateur, peut vivre cette expérience artistique.

Pour toutes ces raisons, mes attentes étaient grandes face à Alain-Martin RICHARD. Trop grandes peut-être. Étant moi-même fascinée par la quotidienneté dans l'art et tout ce qui touche de près ou de loin la performance, j'ai toujours un peu lorgné du côté de Québec et du Lieu que je considère comme les pères de la performance au Québec. J'étais donc déjà bien renseignée sur deux des trois principales interventions dont il allait nous faire le récit (*Marathon d'écriture*, 1983 ; *Territoires nomades*, 1995 et *20 000 Lieues/Lieux sur l'Esker*, 1997 — depuis 1994) [5] et pour cela je suis quelque peu restée sur mon appétit. Boulimique de nouvelles informations, j'aurais aimé que se prolonge le court laps de temps alloué, ce qui aurait sûrement permis d'aller au-delà du récit mnémonique et d'approfondir les nombreuses et intéressantes avenues abordées. Je ne serai toutefois pas de mauvaise foi ; les propos de RICHARD ont suscité beaucoup d'intérêt. Fortement intéressé par une reconstitution du paysage urbain en un « paysage humain » (qui en soi n'a plus de contexte urbain ou régional), il insistera sur l'importance d'une réappropriation de ses lieux au-delà de l'institution, de l'architecture ou du design urbain. Pour ce faire, il s'agit de « casser » les *patterns* particulièrement forts (religieux, économiques...) par des moyens comme le détournement ou le renversement de la ville, la déconstruction de ses fonctions visuelles, en somme par une « retribalisation » de la cité.
Taxi ! Un oasis qui roule dans la ville qui ne s'arrête pas, Que de rues, Que d'horizons clos (J-P.D.).

Pour nous situer sur sa façon d'aborder la ville, Jean POIRIER, géographe, géomorphologue et président de la firme Ethoscop, compare l'objectif scientifique à l'objectif d'une caméra, en ce sens qu'il est possible de voir différentes facettes d'un objet selon l'angle ou la lentille que l'on utilise. Par contre tout comme à travers l'objectif d'une caméra, la portion choisie peut s'avérer incomplète pour celui qui ne connaît pas le reste du paysage. C'est un peu ce qui s'est produit dans cette intervention où la quantité d'informations « ouvertes » obligeait le spectateur à compléter lui-même l'ensemble du tableau [6]. POIRIER en un court laps de temps nous a menés sur plusieurs territoires différents, d'abord avec sa propre interprétation du nomadisme et de la sédentarité, qui selon lui peuvent se définir comme abstraits ou concrets [7], puis par une approche archéologique de la cité. Pour illustrer ses propos, il a utilisé l'exemple d'un jeu chinois vieux de 4000 ans, le Go, où celui qui gagne est celui qui réussit à conserver sa mobilité, arrivant à la conclusion de l'importance de garder la mobilité du territoire et sa mobilité dans l'espace. L'idée de rencontre, de face à face ou des espaces de convergence mentionnés par les conférenciers précédents peut très bien se retrouver dans cette notion de mobilité. Il terminera d'ailleurs en comparant la ville à un trou, à un vide ou à un vacuum autour duquel les gens se réunissent ; ce sont sur ces espaces périphériques ou sur ces lieux d'échanges que les découvertes archéologiques seront les plus riches.

Taxi ! C'est ici que le destin capote, mêle les pistes, les erreurs, les fausses destinations, les distances,
Rien à voir avec la hâte de l'autre, cet autre éphémère.
Taxi !

C'est à l'intérieur d'un discours obscur et chaotique mais rempli d'humour que Philippe CÔTÉ, artiste et membre de , (La Société de Conservation du Présent), nous entraîne. Intéressé par toutes les formes d'infrastructures, des réseaux d'aqueduc aux lignes de métro en passant par les réseaux de communication, il entreprend une longue description socio-historique du centre-sud de Montréal qui devrait nous conduire au cœur de ses préoccupations : une ancienne station de pompage située près du pont Jacques-Cartier. « Quand l'eau entre dans la ville, il faut qu'elle en ressorte », mentionne CÔTÉ. Pas facile toutefois de se retrouver dans toute cette canalisation sans provoquer des inondations. Son travail sur les réseaux est un immense *network* s'échelonnant sur plusieurs années où il est aisé de s'emmêler, malgré les efforts de CÔTÉ d'illustrer ses propos avec une projection de cartes et autres objets. Son approche performative et son grand sens de l'humour réussissent par contre à retenir l'intérêt du public. CÔTÉ créera d'ailleurs ses propres convergences avec les interventions précédentes par le biais de la mobilité. Au cours de ses recherches sur le centre-sud de Montréal, il sera témoin de deux groupes de personnes « faisant » dans la mobilité : celles qui ont des cellulaires et celles qui sont dans la rue.

Mots, motifs et poésies urbaines

Le second volet du forum débuta avec deux performances de facture tout à fait opposée mais qui partageaient ce désir de retribalisation mentionné par Alain-Martin RICHARD.

Peau de bête sur peau de femme, utilisant une série d'actions très symboliques, Irène MAYER nous transporte dans un univers primitif se jouant sur un *patchwork* d'affiches publicitaires. Étrange scission du temps qui s'opère ici. Mélangeant terre, urine et sécrétions pour délimiter son territoire, utilisant la géométrie élémentaire pour la construction de formes, allant même jusqu'à suggérer la présence d'extra-terrestres, MAYER semble chercher son époque. Parmi les moment forts, notons l'introduction, où se mélangent immobilité, silence, bruits de papier, quelques phrases récitées sporadiquement et le déplacement de sa maison/coffre à travers la salle, obligeant les spectateurs « sédentaires » à laisser leurs sièges et à se déplacer pour la laisser passer. Le long de son parcours, MAYER lancera ici et là des bouts de papier contenant des extraits de sa poésie.

Depuis le dernier millénaire, le nombre de personnes pratiquant l'auto-construction a-t-il diminué ou augmenté ? (I. MAYER).

Retournant finalement sur son territoire de papier, elle entreprend, à grands coups d'exacto, la construction d'une pyramide, le pied attaché à un clou par une ficelle qui en plus de lui permettre la formation d'un cercle parfait, laisse sous-entendre la mise en captivité d'un être « sauvage ». L'abri terminé, le nomade se sédentarise et la première idée qui lui vient à l'esprit est de se procurer... une télévision. Du moins c'est ce que nous laisse croire l'antenne qui sort doucement du toit de la tente, moment rempli d'humour mais d'une triste vérité.

La période de mise en place des éléments scéniques de la performance suivante, malgré mon agacement de voir la performeuse, Suzanne JOLY, courir dans tous les sens (ce qui aurait très bien pu devenir une intro intéressante si effectuée avec une certaine présence corporelle), a permis un transfert entre deux œuvres totalement opposées dans leur facture. L'univers primitif de MAYER se transforme ici en un univers dont l'urbanité excessive nous ramène au cœur de la ville. Une rhapsodie urbaine qui devait débuter dans l'obscurité totale. Et quelle obscurité ! De celle qui impose un silence où respirer est déjà trop bruyant.

L'entrée en scène est discrète. Un simple point rouge s'imprime sur la rétine de l'œil et semble ne mener nulle part. Je n'ai pas le réflexe immédiat de regarder derrière moi, où de toute évidence, l'action se déroule. Certains spectateurs sont plus lents à comprendre... Ce qu'il y a derrière, c'est l'extrémité opposée du laser, là où le petit point prend tout son sens, formant dans l'espace des ellipses se fragmentant sur les spectateurs. L'appropriation de l'espace est ici très intéressante. Sans que Suzanne JOLY ait à bouger outre mesure, on a l'impression que la performance est partout, que l'espace nous enveloppe complètement. Seul un battement de pieds nous permet de situer sa présence. Avec un sens du

Illustration : une participante à l'intervention de Sylvette BABIN, buanderie publique, centre-ville de Joliette, le 7 mars 1998.

3. « Forme élémentaire de cette expérience, ils sont des marcheurs, *Wanders-männers*, dont le corps obéit aux pleins et aux déliés d'un « texte » urbain qu'ils écrivent sans pouvoir le lire. [...] Les réseaux de ces écritures avançantes et croisées composent une histoire multiple, sans auteur ni spectateur, formée en fragments de trajectoires et en altérations d'espaces : par rapport aux représentations, elle reste quotidiennement, indéfiniment, autre. » Michel de CERTEAU, *Art de faire*, Éd. 10-18, 1980, p.173. **4.** Voir à ce sujet le recueil de ses écrits de 1958 à 1990, *L'art et la vie confondus*, v.f. Éditions du Centre Pompidou, Paris, 1996. **5.** Voir *Inter* n° 22-23 pour *Marathon d'écriture*, *Inter* n° 61 pour *Territoires nomades* et *Inter* n° 69 pour *20 000 Lieues/Lieux sur l'Esker*. Voir aussi l'article de Véronique BELLEMARE BRIÈRE : « 20 000 Lieues/Lieux sur l'Esker » dans *Esse Art+Opinion* n° 33. **6.** Ce qui en soi n'est pas inintéressant et nous rapproche d'ailleurs beaucoup de la théorie de l'œuvre ouverte de UmbertoECO. **7.** Selon POIRIER le nomade « concret » est par exemple le grapilleur ou le touareg, le nomade « abstrait » est celui qui est partout et nulle part en même temps mais qui garde le pouvoir de ses mouvements par exemple quelqu'un qui aurait un pied-à-terre à Paris, à Genève..., ou le roi du jeu d'échec ; le sédentaire « concret » est par exemple l'agriculteur et le sédentaire « abstrait » est celui qui n'a pas de pouvoir de mouvement mais qui se fait déplacer par d'autres, par exemple les travailleurs d'usine ou les pions sur l'échiquier.

temps très précis, elle sait où arrêter le jeu pour ne pas tomber dans la monotonie et déjà elle nous transporte vers *une autre dimension*.

Beaucoup plus agressif, ce nouvel espace est construit à l'aide d'une musique techno et d'un flash/photo activé ponctuellement. Jouant directement sur les sens, l'effet est formellement efficace et lorsque la lumière revient nous pouvons constater une installation de cordes et de sacs suspendus que JOLY entreprend de percer à grands coups de ciseaux. L'image de la *Piñata* est pour moi flagrante. Les sacs sont crevés et c'est le plaisir qui se répand, non pas des bonbons mais la douceur de la terre sous nos pieds, et le silence revient. L'artiste s'investit alors dans la matière et entrepend de peindre avec un pigment luminescent des lettres à peine visibles sur le mur blanc. C'est encore dans l'obscurité que cette action prendra tout son sens laissant apparaître la phrase « Mots et motifs urbains ». Cette performance m'est apparue comme un discours sur la technologie aveuglante et le désir de l'artiste de se replonger les pieds dans le sol (« Je n'ai plus toute ma terre », dit-elle) et d'y laisser une trace peut-être aussi éphémère que ces faisceaux lumineux, mais dont le support, la terre, pourtant persiste.

« Bubble, Champagne, la rue Saint-Laurent, les travestis qui s'enfargent, à talons hauts, dans la slush de leur make-up. » C'est un Jean-Paul DAOUST de velours, de cuir et de satin qu'il nous est donné de voir ce soir. Un DAOUST encore plus généreux que lors de ses nombreuses prestations aux festivals de poésie de Trois-Rivières. Un DAOUST à la voix tout aussi monochrome si ce n'est de ce « rrroulement » de langue qui lui colle si bien. « Dans les veines ambrées des rues, je déambule, très proustien, enfin touriste de moi-même. »

DAOUST sait bien préparer son public. Les préliminaires ne manquent pas. De New York à Paris en faisant un grand détour par Montréal, nous montons à bord d'un taxi dont les escales humoristiques, ironiques, sensuelles et sexuelles se succèdent à profusion. Sortez DAOUST de la ville, vous ne sortirez jamais la ville de DAOUST. DAOUST est un poète urbain qui joue avec les étiquettes comme un douanier sur la frontière des sens. « Les étiquettes c'est comme des passeports », dit-il.

Il termine avec un savoureux poème sur les bungalows, mais qui se veut en fait une chanson à répondre. « Mon cerveau est comme un bungalow, comme ça j'vais pouvoir mourir au chaud, c'est beau, c'est beau. » J'ai toujours trouvé ça quétaine les chansons à répondre et je me suis toujours fait un devoir de ne pas embarquer dans ces troupeaux de bêleux... Eh bien DAOUST, il m'a eue... et j'ai chanté. Peut-être est-ce parce que sa petite toune sur les bungalows représente ce que j'ai toujours fuit tout en enviant les banlieusards qui ont au moins un toit, un char et un peu plus qu'un b.s. à la fin du mois. « Mon Dieu, donnez moi de l'argent, beaucoup d'argent... Je ne veux pas le veau d'or en entier, juste une tranche, une belle grosse tranche 22 K en or rose. »

La rue dans la télévision ou la télévision dans la rue

Le troisième acte de cet événement se superposait sur les deux autres par une diffusion continue (images et son), dans la vitrine donnant sur à la rue, d'une série de créations vidéos signées Tommy ASSELIN, Joël BEAUPRÉ, Daniel BERGERON, François BLOUIN, Alain FLEURANT, Jean-Philippe GRANGER, Suzanne JOLY, Irène MAYER et Amélie ROULEAU. Cette diffusion permettait aux passants de « zieuter » du côté de la production médiatique sans avoir à passer le « seuil de la porte » psychologique qui sépare galerie et public. *Pas facile toutefois, à moins d'être un* amateur, de braver le froid dans l'immobilité pendant la demi-heure que durait la programmation. La plupart des bandes laissaient voir des images de rues et de villes traitées selon la perception de chacun. Certaines bandes jouaient avec la répétition formelle (FLEURANT, JOLY, ASSELIN, MAYER), d'autres se voulaient plutôt une critique sociale ou une approche conceptuelle (GRANGER, BERGERON).

Parmi les productions on pouvait remarquer entre autres le travail de François BLOUIN, *Le Grand Air*, une œuvre plus cinématographique qui convenait peut-être moins à ce genre d'événement mais dont l'intensité méritait qu'on s'y attarde. Un bref film d'anticipation, regard sur le couple dans un univers sous-terrain, le tout reposant sur des images efficaces et une justesse dans le jeu des acteurs. Dédié à *Bonnie and Clyde*.

Amélie ROULEAU nous a aussi laissé voir une pièce intéressante sur les relations homme/femme dans un univers situé à mi-chemin entre la série *Nikita* et le western contemporain. À l'intérieur d'une mise en scène proche de l'absurde, on assiste à une parodie évidente du *thriller* américain. Malgré le sujet un peu cliché, elle a su apporter beaucoup d'humour autant dans le contenu que dans la facture. Un vidéo très rafraîchissant.

Cet espace qui nous habite

Un forum comme celui-ci ne peut faire autrement que de générer de la matière à penser. Beaucoup d'idées ont été lancées et plusieurs questions soulevées n'obtiendront peut-être des réponses qu'ultérieurement. Chaque participant, y allant de sa propre perception de l'univers urbain, a permis d'élargir la vision de l'Autre. D'ailleurs, à la fin du volet conférence, la question « Quelle ville vous habite ? » a été posée une seconde fois et déjà les réponses étaient teintées de l'esprit de mobilité, d'échange et d'ouverture sur l'Autre, notions omniprésentes dans la discussion.

Après de telles réflexions, la notion de ville sans nécessairement être « renversée », pour paraphraser RICHARD, sera tout de même perçue différemment pour chacun. L'exemple du jardinier de ADAMCZYK mérite d'être répété ici. Si petit soit le cailloux déplacé, le paysage s'en voit modifié d'autant et c'est l'accumulation de ces petits gestes qui finit par faire une différence. J'ajouterais que ce jardinier, en modifiant l'espace qu'il habite, verra se modifier l'espace qui l'habite ; ainsi probablement s'opère la transformation du « paysage humain ».

Illustrations : photos issues du cyber-reportage, prises avec caméra digitale : de haut en bas : Alain-Martin RICHARD (15h45), Philippe CÔTÉ (16h30), Georges ADAMCZYK (15h15), Jean POIRIER (16h15), Alain-Martin RICHARD, Irène MAYER, Daniel BERGERON, Michel LEFEBVRE et la modératrice (17h00), Jean POIRIER (16h15), Michel LEFEBVRE et Eva QUINTAS (19h45), Jean-Paul DAOUST (18h45), Suzanne JOLY (18h15). Photographie et interventions : Eva QUINTAS. Photo bas : vue générale *Art Parking*.